

Olivier Battistini

Université de Corse

## UNE LETTRE DE PLUTARQUE

*Ce furent les dernières paroles pour un père chéri, étreint dans ses bras, que prononça Eratô, avec sa libation de jeunes larmes: «Père, je ne suis plus à toi. Ténébreuse, recouvrant mes yeux bleus et – déjà j'ai péri – c'est la mort».*

Anytè<sup>1</sup>

1. On sait peu de choses sur Plutarque. Une notice d'Eusèbe et quelques lignes dans la Souda<sup>2</sup> sont à l'origine d'une légende qui brouille les pistes et dont il faut se dégager: un Plutarque précepteur et conseiller de Trajan, élevé par lui au consulat en Illyrie, puis chargé par Hadrien de gouverner la Grèce avec les pleins pouvoirs. Deux siècles plus tard, Jean de Salisbury, disciple d'Abélard et évêque de Chartres, puis ses éditeurs ou traducteurs à l'époque de la Renaissance, comme Xylander, Amyot, Goulard, Morel, Decius Celer et Ruauld, sont responsables, à leur tour, d'une biographie imaginaire ou idéale. Et la tradition, malgré quelques tentatives vers la vérité, subsiste, reprise par Dacier, Dryden, Fabricius, Corsini, Brucker, Ricard, Wyttenbach et quelques autres...

Il faudrait, dans ces conditions, pour éclairer un personnage et esquisser un portrait, suivre les indications d'Aristote, le père des biographes, et chercher les moments de la vie d'un homme illustre dans ses œuvres mêmes. Des anecdotes, des indications brèves dispersées dans le texte de Plutarque,

---

<sup>1</sup> Anytè, *A.P.*, VII, 646, in *Poétesses grecques: Sapphô, Corinne, Anytè...*, présentation, traduction et notes par Yves Battistini, Paris, Imprimerie nationale, 1998.

<sup>2</sup> Le lexique de Suidas, le grammairien fantôme, précieux, entre autres choses, pour ses abrégés et ses témoignages sur des œuvres disparues.

quelques recoupements, permettraient d'établir des points de repère, de suggérer des hypothèses, en sachant tout ce que cette entreprise comporte de reconstruction, d'invention, de *représentation*. Mais, une vérité mimétique, plus essentielle, dessine, peut-être, une figure, un caractère...

Voici la *Consolation à sa femme*, lettre écrite à l'annonce de la mort de leur fille Timoxéna.

Vers l'âge de 45 ans, il se marie à Chéronée, sa «petite patrie». De Timoxéna il a cinq enfants, quatre garçons et une fille. Il perd cette dernière à l'âge de deux ans. Elle s'appelait Timoxéna comme sa mère, et était d'un caractère particulièrement aimable et d'une douceur merveilleuse. Il avait déjà perdu deux enfants, Chaeron et Soklaros.

Le genre consolatoire possédait, depuis la sophistique, des règles dans le discours devenues des topiques. Avec l'Académie, les Cyniques, les Épicuriens et les Stoïciens principalement, existait une véritable dialectique pour combattre rationnellement la douleur, selon une argumentation et une méthode solidement établies: il fallait, en effet, écrire très vite. L'art de consoler devient, comme c'est le cas pour les exercices scolaires et les préceptes mis au point par les rhéteurs pour enseigner l'éloquence, un pur jeu de concepts. Pourtant, dans cette lettre à sa femme aimée tendrement et respectée pour la noblesse de son âme et sa culture, Plutarque va au delà du bel artifice et du simple exercice de rhétorique. Les thèmes traditionnels qu'il connaissait bien<sup>3</sup> sont dépassés et traités de manière originale<sup>4</sup>.

Ils sont organisés autour de l'idée de constance, de sérénité (*euthumia*)<sup>5</sup>, de mesure, de modération (*métriopatheia*). Librement.

Dans la souffrance, malgré l'étendue de la perte, garder sa sérénité, rester maître de sa douleur, sans la proscrire, sont une nécessité morale. L'excès (*hybris*), au contraire, est ruine du corps et de l'âme. Cette dernière a besoin, dans le malheur, du calme du corps et d'un régime de vie convenable<sup>6</sup>. Il ne faut pas céder à l'affliction (*lupè*).

Je ne demande qu'une chose, ma chère femme, c'est que dans la souffrance, nous gardions, toi et moi, notre sérénité. Pour ma part, je sais et je mesure toute l'étendue de notre perte; mais si je te trouve abandonnée à une douleur excessive, j'en serai plus peiné encore que du malheur même qui nous est arrivé. Et, pourtant, je ne suis «ni de chêne ni de pierre», tu le sais bien, toi avec qui j'ai partagé l'éducation de tant d'enfants, tous élevés par nos soins dans notre maison; je sais également quelle joie extraordinaire cela avait été, pour toi, d'avoir une fille, que tu désirais après la naissance de quatre garçons, et pour moi,

<sup>3</sup> Voir, par exemple, la *Consolation à Apollonios*.

<sup>4</sup> Voir J. H a n i, Notice à la *Consolation à sa femme*, Collection des Universités de France, Paris, Les Belles Lettres, 1980, p. 182.

<sup>5</sup> L'*euthumia* avait été l'objet d'un traité de Démocrite. Voir S é n è q u e, le *De tranquillitate animi*, ou encore le *De constantia sapientis*.

<sup>6</sup> Voir *Consolation à sa femme*, 610 A-B.

d'avoir l'occasion de lui donner ton nom. Un charme tout particulier s'attache, en outre, à l'amour que l'on porte aux enfants d'un âge si tendre: la joie qu'ils nous donnent est si pure et si libre de toute colère et de tout reproche!<sup>7</sup>

La modération dans le deuil est, comme on le voit également dans la *Consolation à Apollonios*, signe de vertu (*arètè*), de noblesse et de fermeté d'âme<sup>8</sup>.

Ceux qui se sont trouvés auprès de toi me disent avec admiration que tu n'as pas pris d'habit de deuil, que vous ne vous êtes imposé, ni toi ni tes femmes, aucun geste inconvenant ni aucune mortification; que pour les funérailles, il n'y a pas eu de pompe coûteuse et recherchée, et que tout s'est passé de façon bienséante et sans tapage en compagnie de nos proches seuls<sup>9</sup>.

Déjà, lors de la perte de Chaeron, Timoxéna, l'épouse de Plutarque, avait été capable, dans des circonstances similaires, de prouver le contrôle de ses passions. Sans se troubler, provoquant l'admiration de tous, elle avait fait régner, dignement, le calme et la tranquillité dans la maison. Voilà la marque d'un cœur courageux et véritablement aimant.

Par ailleurs, la douleur pourrait effacer le souvenir de l'enfant. Le souvenir heureux de la petite si aimée doit habiter le couple, les accompagner dans la vie en leur donnant de la joie<sup>10</sup> – une joie mêlée de tristesse –, bien plus que de la peine. Il est bon pour la tranquillité de l'âme (*eustatheia*) «d'adoucir l'éclat du mal par une dose de bien»<sup>11</sup>. Une belle et difficile harmonie héraclitéenne<sup>12</sup>.

<sup>7</sup> *Ibidem*, 608 C.

<sup>8</sup> Voir *Vie de Démosthène*, 22, 3: «Démosthène sortit en public avec un vêtement de fête et une couronne sur la tête [il venait d'apprendre la mort de Philippe], bien que sa fille fût morte six jours auparavant, comme le dit Eschine, qui l'insulte à ce propos et l'accuse d'être un mauvais père, alors que lui-même, Eschine, montrait son manque de noblesse et de fermeté d'âme en regardant le deuil et les gémissements comme les signes d'un cœur tendre et affectueux et en réprochant le fait de supporter de telles pertes avec douceur et sérénité».

<sup>9</sup> *Consolation à sa femme*, 608 F.

<sup>10</sup> Voir *De l'exil*, 600 D: «Voilà pourquoi, lorsque nous sommes tombés dans un malheur réel et vraiment affligeant, nous devons ramener en nous la joie et la sérénité en puisant dans les biens qui nous restent encore, utilisant nos ressources intérieures pour adoucir la rigueur des maux qui nous viennent du dehors».

<sup>11</sup> *De la tranquillité de l'âme*, 469 A.

<sup>12</sup> *Ibidem*, 473 F: «Il faut [...], comme pour les couleurs d'un tableau, mettre en valeur dans l'âme les événements lumineux et brillants, et cacher, refouler, ceux qui font grise mine. Il n'est pas possible en effet de les effacer complètement, ni de s'en débarrasser. "L'harmonie du monde est alternative, comme celle de la lyre et de l'arc", et dans les affaires humaines rien n'est pur, ni sans mélange. Mais comme en musique il y a des sons graves et des sons aigus, en grammaire des voyelles et des consonnes, le musicien ou le grammairien est celui qui au lieu de prendre en grippe et d'éviter les uns ou les autres, sait se servir de tous, les mêler pour son dessein particulier». Voir aussi *De l'exil*, 599 F–600 B.

Essaie de te reporter souvent par la pensée au temps où, cette petite n'étant pas encore née, nous n'avions aucun sujet d'accuser la Fortune; tâche de rapprocher ce temps-là du moment actuel, comme si nous nous retrouvions aujourd'hui dans la même situation qu'alors. Car, ma chère femme, nous semblerons regretter la naissance de notre enfant, si nous jugeons la situation où nous étions avant qu'elle naquît préférable à celle d'aujourd'hui. Certes, il ne faut pas effacer de notre mémoire ces deux années qu'elle a vécues; il faut, au contraire, les mettre au compte de nos plaisirs, à cause des joies délicieuses qu'elles nous ont procurées; nous ne devons pas tenir un bien qui fut petit pour un grand mal; et si la Fortune n'y a pas ajouté ce que nous espérions, nous ne devons pas être envers elle ingrats pour ce qu'elle nous a donné. L'attention à parler respectueusement de la Divinité et une attitude sereine et sans murmure en face de la Fortune portent toujours des fruits aussi beaux qu'agréables. Mais en de pareilles circonstances, l'homme qui sait avant tout puiser à des souvenirs de bonheur et tourner sa pensée vers les moments radieux et brillants de son existence en la détournant des moments sombres et troublés, celui-là supprime complètement sa douleur ou, du moins, la réduit et l'affaiblit par le mélange d'un sentiment contraire<sup>13</sup>.

Enfin, seuls des raisonnements corrects peuvent conduire au bonheur, l'affliction étant la conséquence d'une opinion fausse (*orthè doxa*). Ils peuvent ainsi remédier aux passions lorsqu'elles sont devenues sauvages<sup>14</sup>. Seule la raison (*logos*) est capable d'avoir empire sur la partie irrationnelle et passionnelle de l'âme. Dans *Le Démon de Socrate*, il est dit que l'habitude et l'exercice aident déjà la raison à éliminer une grande part des passions innées. Mais seule toute la puissance d'un véritable entraînement doit permettre à la raison de combattre les passions et les désirs intrus et superflus<sup>15</sup>. Il faut alors réagir aux blessures de la Fortune (*Tyche*) «en étant philosophe»<sup>16</sup> et comprendre que l'être aimé est libéré de la prison du corps<sup>17</sup>. Timoxéna est «parvenue au séjour où l'affliction est inconnue. Elle n'a donc pas besoin que nous nous affligions»<sup>18</sup>. La mort a fait réintégrer son pays vrai à l'âme en exil sur terre<sup>19</sup>. Et l'âme de la jeune enfant n'a pas eu le temps d'être souillée. Elle s'est rapidement détachée de

<sup>13</sup> *Consolation à sa femme*, 610 D-E.

<sup>14</sup> Voir *De la tranquillité de l'âme*, 465 B-C.

<sup>15</sup> Voir *Le Démon de Socrate*, 584 D-E.

<sup>16</sup> *De l'exil*, 600 B.

<sup>17</sup> On pense au fameux *sôma/sêma* platonicien.

<sup>18</sup> *Consolation à sa femme*, 611 C.

<sup>19</sup> Voir *De l'exil*, 607 D-E. Pour Plutarque, interprétant un fragment des *Purifications* d'Empédocle [B 115], «ce n'est point un mélange de sang et d'air qui a donné à l'âme sa substance et son principe; ces éléments "n'ont servi qu'à composer le corps, terrestre et périssable"; pour l'âme, qui est venue ici-bas d'ailleurs, il en désigne la naissance par le plus tendre des euphémismes: il l'appelle "voyage", et c'est profondément vrai: l'âme est exilée et errante, chassée du ciel par les décrets et les lois des dieux puis elle est attachée à un corps "à la manière d'une huître", selon l'expression de Platon, dans une île battue des flots, parce qu'elle et ne se rappelle plus quel degré de gloire et de félicité elle a quitté. Elle n'a pas quitté Sardes pour Athènes, ou Corinthe pour Lemnos ou Skyros, mais le séjour du ciel et de la lune pour celui de la terre et pour la vie terrestre [...]».

sa prison corporelle pour gagner sa patrie céleste, à la différence de celle de l'être qui a mené une longue vie. On comprend alors pourquoi les antiques usages n'imposent aucun rite particulier pour les morts d'un âge aussi tendre: ils «ne tiennent en aucune façon à la terre ni aux choses de la terre. [...] ce serait une impiété à l'égard de ces êtres qui sont passés dans une condition et un séjour meilleur et plus divin»<sup>20</sup>.

Tu entends, par ailleurs, les affirmations de cette autre espèce de gens qui veulent faire croire à un grand nombre que, pour l'être qui a subi la dissolution, il n'y a absolument plus ni mal, ni affliction; mais c'est une doctrine à laquelle l'empêchent de croire tant l'enseignement de nos pères que les formules mystiques du culte de Dionysos, dont nous autres initiés partageons entre nous la connaissance. Songe donc que l'âme, qui est immortelle, se trouve dans la situation des oiseaux captifs. Si elle a vécu longtemps dans le corps et si une foule d'activités et une longue familiarité l'ont attachée à cette vie, elle aborde de nouveau ici-bas, rentre dans un corps et ne s'arrête ni ne cesse d'être liée aux passions et aux vicissitudes de ce monde à travers des naissances successives. Ne crois pas que les reproches que l'on fait à la vieillesse et sa triste réputation ont pour motifs ses rides, ses cheveux blancs et ses infirmités; le plus grave défaut de cet âge, c'est qu'il rend l'âme indifférente aux choses de l'Au-delà, dont il émousse le souvenir, et l'attache à celles d'ici-bas, qu'il la plie et l'opprime de sorte qu'elle garde définitivement la forme qu'elle a reçue de cette intimité avec le corps. Mais l'âme qui, une fois captive «n'est restée que peu de temps dans le corps avant d'être libérée par» des dieux, se redresse et se libère pour ainsi dire avec aisance et facilité du pli qu'elle avait pris et retourne à son état naturel. Le feu que l'on rallume aussitôt après l'avoir éteint retrouve sa vigueur et reprend rapidement, «mais s'il est resté éteint un certain temps, il est plus difficile de le ranimer; de même les âmes les plus favorisées sont celles dont le sort est, selon le mot du poète».

De franchir au plus tôt les portes de l'Hadès<sup>21</sup>

avant d'avoir conçu un trop grand amour des choses d'ici-bas et avant de s'être amollies au contact du corps et fondues avec lui comme sous l'effet d'un charme magique<sup>22</sup>.

Les problèmes eschatologiques abordés ici sont d'autant plus intéressants que Plutarque, moraliste d'un paganisme finissant<sup>23</sup>, ne parle jamais du christianisme. À ce propos, dans le traité *Sur la disparition des oracles*, voici un récit bien étrange. Tibère est maître de l'empire. Un navire, sur lequel se trouve le rhéteur Émilien, se rend en Italie. Il est au large des

<sup>20</sup> *Consolation à sa femme*, 612 B.

<sup>21</sup> Voir Théognis, v. 425-428, trad. J. Carrière: «Le plus enviable de tous les biens sur terre est de n'être point né, de n'avoir jamais vu les rayons ardents du soleil; si l'on naît, de franchir au plus vite les portes de l'Hadès et de reposer sous un épais manteau de terre». Ce pessimisme formulé par Théognis, en écho à celui d'Homère, se retrouve chez les Tragiques. Voir aussi Hérodote, I, 31, trad. A. Barguet: Cléobis et Biton «eurent la fin la plus belle, et la divinité montra par eux que mieux vaut, pour l'homme, être mort que vivant [...]». Ce thème sera aussi repris plus tard par Cicéron dans les *Tusculanes*, I, 113-115.

<sup>22</sup> *Consolation à sa femme*, 611, D-F.

<sup>23</sup> Voir O. Gréard, *De la morale de Plutarque*, Paris, Hachette, 1866; nlle éd. 1912, p. 384: «C'est ainsi que le moraliste de Chéronée nous apparaît, sur la limite extrême du monde antique: il est le dernier, le plus aimable et le plus grand des Sages de la Grèce».

îles Échinades. Le vent est tombé. Le bâtiment court sur son erre, porté par les courants, vers les parages de Paxos. Soudain, par trois fois, une voix mystérieuse demande au nautonier nommé Thamous d'annoncer, quand le navire qu'il pilote se trouvera à la hauteur de Palodès, que le grand Pan est mort. Tous furent glacés d'effroi. Si, à l'endroit indiqué, il n'y avait pas un souffle d'air, pas une vague, Thamous répèterait ce qu'il avait entendu. Ce fut la cas. «Alors Thamous, placé à la poupe et tourné vers la terre, dit, suivant les paroles entendues: "le grand Pan est mort"». À peine avait-il fini qu'un grand sanglot s'éleva, poussé non pas par une, mais par beaucoup de personnes, et mêlé de cris de surprise<sup>24</sup>. Plutarque s'intéresse, dans ce traité, à la nature et au rôle des démons, mais, en arrière-plan, est peut-être suggérée, subtilement, l'idée de la fin d'un monde condamné par un christianisme triomphant. C'est, en effet, l'interprétation d'Eusèbe de Césarée. La mort du grand Pan signifierait la fin du paganisme mis à mort par le christianisme...

En tout cas, ce traité et cette lettre révèlent d'une manière particulièrement intéressante les idées de Plutarque sur la divinité, à une époque où la foi religieuse avait perdu de son intensité, en relation avec la décadence des oracles. Il faut chercher la cause d'une telle défaillance<sup>25</sup> qui ne doit pas mener à douter de l'être divin: il est unique et embrasse toute la durée.

On comprend mieux l'attitude du moraliste face à la mort de sa fille.

Philosophe et «médecin de l'âme»<sup>26</sup>, aimant à conduire les consciences, il affronte la cruelle disparition d'un enfant aimé. Il a mesuré l'étendue de la perte. Il n'est «ni de chêne ni de pierre». Au-delà de la subtilité de son art, il bouleverse par une émotion authentique. La *Consolation* aurait été, en effet, improvisée<sup>27</sup> à l'annonce de la nouvelle, lorsque Plutarque, se rendant de Thèbes à Athènes, se trouvait à Tanagra, en Béotie. Si l'on peut admettre quelques retouches, il s'agirait donc d'un témoignage direct irremplaçable.

2. Il paraît utile, dans ces conditions, dans un souci de comparaison et pour mieux interpréter ce qui n'est que suggéré dans la *Consolation*, de prendre le temps de relire un traité certes moins immédiat, mais plus savant: *Sur la face de la lune*. Les deux textes sont complémentaires.

Pour Plutarque, le mythe – miroir du monde invisible –, ouvre aux rêves, suggère l'indicible, fait appel à l'imagination. Il agit sur l'âme. Les

<sup>24</sup> *Sur la disparition des oracles*, 419 D.

<sup>25</sup> Voir *ibidem*, 411 E.

<sup>26</sup> *De la tranquillité de l'âme*, 465 D. La traduction française, ici et ailleurs, est celle de la Collection des Universités de France.

<sup>27</sup> Selon K. Ziegler, *Plutarchos von Chaironeia*, Stuttgart-Waldsee, A. Druckermüller (1<sup>er</sup> éd. 1949), 1963, p. 156-157, la rareté des citations serait une preuve de son improvisation.

énigmes qu'il pose, comme l'indique le platonicien Ammonios dans le traité *Sur l'E de Delphes*, sont «autant de questions qui sont ainsi suggérées aux hommes tant soit peu doués de raison et de sens, leur servent d'appâts et les incitent à réfléchir, à s'informer et à discuter à leur sujet»<sup>28</sup>. Plutarque dit alors ses idées sur la philosophie dans ses relations complexes avec la religion. Quand la pensée conceptuelle n'a pas de prises, quand le mystère est trop grand, le mythe va plus loin, recueille du sens. Un sens caché, en deçà et au delà du *logos* rationnel. Platon ne clôt-il pas la *République* sur ces paroles énigmatiques: «Et c'est ainsi, Glaucon, que le conte [le mythe d'Er le Pamphylien] a été sauvé de l'oubli et ne s'est point perdu. Il peut, si nous y ajoutons foi, nous sauver nous-mêmes [...]»<sup>29</sup>. Si pour Platon, seul le philosophe est capable d'en composer d'authentiques, les mythes – comme dans le *Phèdre* pour dire la nature de l'âme –, sont parfois le seul moyen d'approcher la vérité.

Inspiré par la métaphysique et l'ontologie platoniciennes, puisant dans les images de la tradition qu'il transpose, Plutarque invente, pour approcher la vérité ou plutôt le vraisemblable, pour tenter des hypothèses sur l'inconnu. Il est alors créateur de mythes philosophiques: celui de Sylla (*Sur la face de la lune*), celui de Timarque qui est descendu dans l'ancre de Trophonios<sup>30</sup> (*Le démon de Socrate*), celui de Thespésios (*Sur les délais de la justice divine*).

Le traité *Sur la face de la lune*, qui éclaire utilement la *Consolation à sa femme*, fait alterner étrangement la science et la fable, l'astronomie et l'eschatologie. Sans oublier la poésie: les subtiles variations de couleur sur l'orbe de la lune accompagnent la progression de l'éclipse, les paysages de la terre se nuancent délicatement, l'eau se colore de pourpre et d'écarlate (934 C-F)... Pour Plutarque, cela n'est pas contradictoire. En philosophe, il accepte, pour expliquer tout ce qui se produit, les deux ordres de cause à la fois, une rationnelle et l'autre, mystique<sup>31</sup>. Plutarque, on l'a vu dans la *Consolation à sa femme*, était initié au Mystères de Dionysos.

L'espace, où évoluent harmonieusement les astres, est accessible par le calcul et la raison. Mais, les étoiles et les planètes n'ont pas seulement une matière, un corps. Elles ont une âme. Ce sont des dieux. La cosmologie de Plutarque glisse, par le biais de son maître Platon, vers une approche pythagoricienne. La contemplation des mouvements circulaires et réguliers

<sup>28</sup> *Sur l'E de Delphes*, 385 D.

<sup>29</sup> Platon, *République*, X, 621 b–c, trad. É. Chambry.

<sup>30</sup> À propos de l'extase de Timarque, de sa vision du monde céleste et de la doctrine ontologique et eschatologique que lui expose un «démon terrestre», voir J. H a n i, «Le mythe de Timarque chez Plutarque et la structure de l'extase», in *Revue des Études grecques*, 88, 1975, p. 105–120. Voir aussi G. Méautis, «Le mythe de Timarque», in *Revue des Études anciennes*, 52, 1950, p. 201–211.

<sup>31</sup> Voir *Sur la disparition des oracles*, 436 D–E.

des constellations, l'intelligence de leur subtile correspondance avec un ordre universel, et le «son délicieux» de la musique des sphères – conséquence de leurs accords harmonieux –, tout cela conduit à l'équilibre intérieur, à l'unité. Dans l'ombre de l'éclipse, alors que la lune précipite sa course, l'absence de cette musique affole les âmes<sup>32</sup>.

Nous sommes tout d'abord conviés à un cercle de savants.

Voici Lamprias, Apollonidès, Aristotélès, des Grecs, Pharnace, sans doute un Perse, Théon, un Égyptien, Sylla, un Carthaginois, et Lucius, un Romain. Sont représentés, non seulement des contrées différentes, mais aussi, divers territoires de la philosophie et de la science.

Il faut tenter d'expliquer le visage du rond de la lune: «Partout la lune dans son pourtour jette l'éclat du feu, mais alors au milieu plus brillant que l'azur il apparaît comme d'une jeune fille l'œil et le front délicat; et tout cela, quand on le regarde en face, a bien l'air de rougir» (920 E). S'affrontent, pour réfléchir sur la nature de l'astre, des interprétations opposées: les théories de l'Académie, des Pythagoriciens, du Stoïcisme... La physique et l'astronomie – même s'il faut se contenter d'hypothèses –, sont à l'honneur. La lune est une terre (923 A), et «ce qui aide la lune à ne pas tomber, c'est le mouvement même et le vrombissement de sa révolution», affirme Lucius (923 C-D). Les taches visibles sont les crevasses de sa surface (935 C). La lune est lumineuse car elle réfléchit les rayons du soleil (929 C). Il est fait appel, à propos de l'éclipse étudiée avec un soin tout scientifique, au témoignage des sens: «des phénomènes sont sensibles et il n'est pas besoin de longues explications pour s'instruire» (933 A). Une méthode d'observation est proposée. Il faut s'en tenir au fait, en physicien et en savant (934 A).

Puis, comme la discussion semble languir, Lamprias se tourne vers le Carthaginois: «C'est le moment de nous adresser à Sylla, ou plutôt d'exiger le récit d'un homme qui a souscrit à des conditions pour devenir notre auditeur. Aussi, si vous le voulez bien, suspendons notre promenade, asseyons-nous sur les bancs: qu'il ait devant lui un auditoire posé» (937 C-D). Tous attendent le récit de Sylla annoncé en 920 B, au début du traité. Mais une interruption de Théon le grammairien sur les éventuels Sélénites fait languir encore un peu l'auditoire: si la lune est une terre, n'est-elle pas et peut-elle être habitée (937 D-938 C)? La question reste en suspens.

Le Carthaginois a été admis à condition de raconter une histoire merveilleuse sur les âmes qui peuplent la lune. Lorsque la raison et la science s'avèrent impuissantes, laissons-nous aller au charme des fables anciennes: «Il faut se laisser tout bonnement enchanter par les explications

<sup>32</sup> *Sur la face de la lune*, 944 A.



d'autrefois. Tout doit être mis en œuvre pour faire éclater le vrai» (920 C). D'autant que la discussion scientifique avec la thèse de Cléarque, le disciple d'Aristote, ou encore celle de Lucius le stoïcien<sup>33</sup> (la théorie de la lune-terre) a été insuffisante pour tout éclairer.

Enfin, Sylla coupe la parole à Lamprias (940 F). Il est impatient de se faire entendre. C'est le moment du mythe. Le décor et l'intrigue en sont différents. L'atmosphère créée par Sylla est pleine de mystère. Le début de son récit, grâce à Homère, est celui d'une fable: «“Ogygie est une île bien loin en mer”, à cinq journées de voile au large de la Bretagne, vers l'Ouest»... La géographie du prologue est de l'ordre de l'imaginaire et du fantastique. Voici trois autres îles, au delà d'Ogygie, vers le couchant d'été. L'une d'elles est l'île où Cronos est retenu prisonnier par Zeus, dérobé aux regards, dans une caverne profonde dont la roche a l'éclat de l'or. L'île est merveilleuse, ainsi que son climat. Elle subvient à tous les besoins des prêtres de Cronos. C'est là que fut amené l'Étranger. Tout en servant le dieu, il se livra à loisir à l'astronomie et se forma aux autres sciences par l'observation de la nature. Au bout de trente ans de vie en communauté, il partit pour la Grande Île – la partie du monde que nous habitons. Il séjourna très longtemps à Carthage...

«Mais pour ce qui appartient en propre à notre discussion actuelle, écoutez-le». Les révélations de l'Étranger proviennent des Démons de l'île, des serviteurs du dieu (945 D) et, d'autre part, de parchemins sacrés de Carthage. Derrière le mythe, les errances et la quête de Déméter et de Corè, se cache, sous forme allégorique, la vérité. Les deux déesses «aspirent à se rejoindre quand elles sont séparées, et s'enlacent par leur ombre bien des fois» (942 E). Il faut honorer la lune, Corè/Perséphone, fille de Déméter, «car elle est souveraine de la vie et de la mort, ayant en partage les prairies de l'Hadès». La lune est aux confins de la terre. Corè est tantôt dans le ciel, en pleine lumière, tantôt dans l'obscurité et la nuit. Elle est reine de l'Hadès. Homère a situé ses Champs Élysées, le séjour des bienheureux, aux limites extrêmes de la terre, c'est-à-dire l'endroit jusqu'où s'étend et où s'arrête l'ombre de notre planète: «Où l'ombre de la terre cesse d'être distribuée, c'était là que le poète plaçait le terme et l'extrémité de la terre» (942 F).

La lune est séjour des âmes justes. Mais l'accès de l'astre est difficile. Après la mort terrestre, les âmes doivent passer par une première étape sublunaire. Les âmes errent dans l'espace, un gouffre atmosphérique entre Terre et Lune, selon un temps mesuré en fonction du poids de leurs fautes. Pour rejeter les âmes impures, la lune, dont l'étrange visage facilite la personnification, lance des éclairs, pousse des mugissements effrayants.

<sup>33</sup> Comme à l'accoutumé c'est presque toujours un stoïcien qui tient le rôle du contradictoire rationaliste dans les discussions religieuses de Plutarque. Voir, entre autres, le personnage de Galaxidoros dans *Le démon de Socrate*.

Une fois purifiées, les âmes atteignent la lune, c'est la deuxième étape. Elles la contemplent et perçoivent sa grandeur, sa beauté, sa véritable nature, une combinaison d'astre et de terre.

Est révélée, enfin, la raison de la figure du rond de la lune:

[...] ce qui les épouvante [les âmes] aussi, c'est le prétendu visage qui, lorsqu'elles approchent, présente un aspect effrayant et horrible. Ce n'est rien de tel pourtant mais, tout comme notre terre a des golfes profonds et vastes, l'un qui se déverse à l'intérieur jusqu'à nous par les colonnes d'Hercule, et puis à l'extérieur, la Caspienne et les golfes de la mer Rouge, de même les traits de ce visage sont les creux et les cavités de la lune. La plus grande s'appelle la «retraite d'Hécate»; c'est là que les âmes trouvent punition ou vengeance pour ce qu'elles ont commis et enduré depuis qu'elles sont devenues des démons. Les deux autres, ce sont les «Grands passages»: les âmes les empruntent pour aller tantôt sur le côté de la lune qui regarde le ciel, tantôt au contraire pour revenir sur le côté de la lune qui regarde la terre. Le côté tourné vers le ciel se nomme «la plaine élyséenne», celui qui nous fait face l'«antiterre de Perséphone»<sup>34</sup>.

Les âmes connaissent enfin la dernière étape, la seconde mort. La première, sur terre, domaine de Déméter, avait réduit l'homme de trois éléments à deux. La seconde, sur la lune, de deux éléments à un. L'âme est donc successivement séparée du corps, puis de l'esprit. L'esprit a quitté l'âme et retourne à son principe, le soleil. L'âme, comme on l'a vu dans la *Consolation à sa femme*, garde l'empreinte du corps. Elle est une image, un fantôme. Elle continue de vivre une vie irréaliste et elle «prend son vol et s'enfuit comme un songe». Elle se dissout dans la lune en s'assimilant à elle. Voici enfin l'apaisement<sup>35</sup>. Les révélations de l'Étranger se terminent sur le rôle de la lune dans le renouvellement des âmes et des vies. Elle est aux confins de la vie et de la mort. L'auditoire, sous le charme, reste silencieux...

Cette histoire est, en effet, séduisante. Elle est belle. Elle ouvre aux rêves. Mais surtout elle révèle la personnalité ambiguë de Plutarque. Il est bien le maître de philosophie, épris de raison et, à la fois, un païen mystique ouvert, religieusement, au monde des mythes et du sacré. Il est le témoin des abstractions scientifiques, il s'intéresse au trésor des récits et des rites du passé, il s'ouvre aux spéculations spirituelles et religieuses de son temps et aux mystères de l'Orient. Il est soucieux du beau et du vrai.

<sup>34</sup> *Sur la face de la lune*, 944 B-C.

<sup>35</sup> Voir aussi *Sur les oracles de la Pythie*, 398 C-D: «[...] Sarapion se mit alors à rappeler les vers dans lesquels elle [la première Sybille] a chanté son propre sort, en proclamant que même morte, elle ne cesserait pas de prophétiser: son être passerait dans la lune et en suivrait les évolutions, en s'identifiant au prétendu "visage" que l'on y observe, son souffle, mêlé à l'air, et sans cesse errant dans le monde, produirait les voix et les présages, son corps enfin, décomposé dans la terre, ferait pousser l'herbe et les plantes, nourriture des animaux sacrés, dont les entrailles, avec leurs couleurs, leurs formes et leurs qualités diverses, manifesteraient l'avenir des hommes».

En somme, tout ce qui se produit, comme je le prétends, ayant deux causes, les théologues et les poètes de la plus haute antiquité ont voulu ne prêter attention qu'à la plus élevée de ces deux causes, puisqu'ils appliquaient à tout cette maxime générale: «Zeus est principe et centre, et de Zeus tout procède»; ils n'avaient pas encore abordé les causes nécessaires et physiques. Au contraire de ceux-là, ceux qui sont venus après eux et que l'on appelle physiciens se sont détournés du noble principe divin et ont tout attribué aux corps et à leurs vicissitudes: chocs, altérations, combinaisons. Aussi les uns et les autres ont-ils une théorie défectueuse, ceux-ci ignorant ou laissant de côté la cause efficiente et déterminante, et ceux-là, l'enchaînement des causes secondes.<sup>36</sup>

3. À l'évidence, il est bien difficile de définir l'univers de Plutarque d'une manière précise. Il est possible cependant, avec cette *Consolation* mise en relation et illuminée par le traité *Sur la face de la lune*, d'évoquer des tendances ou un idéal de vie. Un idéal qu'il qualifie de grec.

Il se place dans la lignée des grands philosophes qu'il prend comme sources et modèles. Si, dans l'ensemble, il reste fidèle à l'idéalisme de Platon – le maître vénéré –, il aime à retrouver Pythagore comme c'est le cas ici, dans la *Consolation*, lors des allusions à la transmigration de l'âme<sup>37</sup>. La métaphysique platonicienne se trouve en accord, par ses aspects souvent mystiques, avec ses conceptions de la divinité. Il combine Platon – souvent aussi interprété à la lumière des sagesses révélées, de la théosophie et de la magie orientale, de Perse ou d'Égypte –, avec des emprunts aux anciens *théologiens* et à Aristote. Pour le Stagirite, par exemple, le bonheur dépend de nous et non de la Fortune. L'idée que seul l'homme véritablement bon et sensé supporte les vicissitudes du sort avec sérénité<sup>38</sup> se retrouve dans le traité *Si les affections de l'âme sont plus funestes que celles du corps*, qui rejoint sur certains aspects les questions de la *Consolation*. Débutant avec une terrible citation d'Homère pour qui rien «n'est plus misérable que l'homme de tout ce qui sur terre a souffle et mouvement»<sup>39</sup>, Plutarque se demande, à son tour, quelle est, de la Fortune ou de nous, la cause de notre malheur. Les passions de l'âme sont comprises, à la manière des Stoïciens, comme une maladie (*pathos*), des impulsions violentes, comparables à des tempêtes, qui ne la laissent pas en repos, la tourmentent et l'éloignent de la tranquillité nécessaire à la sagesse. Elles sont plus dangereuses que les maux du corps car elles sont cachées<sup>40</sup>. Elles font alors souffrir et

<sup>36</sup> *Sur la disparition des oracles*, 436 D-E.

<sup>37</sup> Voir *Consolation à sa femme*, 611 E: «Si elle [l'âme] a vécu longtemps dans le corps et si une foule d'activités et une longue familiarité l'ont attachée à cette vie, elle aborde de nouveau ici-bas, rentre dans un corps et ne s'arrête ni ne cesse d'être liée aux passions et aux vicissitudes de ce monde à travers des naissances successives».

<sup>38</sup> Voir Aristote, *Éthique à Nicomaque*, 1, 6, 1098 A.

<sup>39</sup> Voir *Iliade*, XVII, 446-447.

<sup>40</sup> Voir *Si les affections de l'âme sont plus funestes que celles du corps*, 500 E: «La raison,

poussent à faire du mal. Pour guérir il faut prendre conscience de cet état, l'ignorance volontaire, selon un thème familier à Platon, étant la pire des solutions.

Platon est lu également à travers le prisme des Épicuriens et des Stoïciens, qui sont pourtant ses adversaires privilégiés. Il reproche aux disciples d'Épicure, leur irréligion<sup>41</sup>, leur idée que l'âme est matérielle. Il attaque avec virulence les adeptes du Portique<sup>42</sup>, dont l'influence sur les mentalités est grande: non seulement ils pensent contre les conceptions communes, mais ils se contredisent eux-mêmes. Leur système d'interprétation allégorique est responsable, aux yeux du moraliste, de l'impiété, de la disparition des cérémonies et des mystères, de la perte du sens du sacré. Pour Plutarque, dans la *Consolation*, il est plus dangereux de rejeter des croyances que de les admettre<sup>43</sup>. L'idéal est une piété éloignée de toute superstition<sup>44</sup>. Il faut donc régler sur des lois notre conduite, et conserver nos sentiments sans tâche, purs et sages.

La morale «n'est pas seulement une des applications de son génie: c'est son génie même»<sup>45</sup>. Cette *Consolation*, à l'image de son œuvre, est le signe et le miroir précieux d'une longue maturation de la culture grecque. Un témoignage irremplaçable sur son temps. Plutarque, face à la cruauté d'une mort prématurée, indique les voies du bonheur et de la véritable tranquillité de l'âme, de la vertu. Il est grand moraliste. Il n'écrit pas sur les passions – puissances de l'âme –, mais sur les moyens de les corriger, de les dominer. Ou plutôt sur la juste mesure, l'harmonie souveraine. Le sage n'est pas seulement maître de soi, mais tempérant. Plutarque ne fait jamais allusion à la *catharsis* aristotélicienne, à la «purification» des passions ou à un exutoire de nos désirs d'émotions: les passions, comme dans la *Consolation*, ne doivent pas être éliminées. À la différence de l'approche des Stoïciens qui rêvent l'*apatheia*, elles sont nécessaires – une fois reconnues –, à l'activité de l'âme, à son énergie. Aux côtés de la raison ainsi éclairée, elles donnent une force accrue aux vertus. L'âme, en effet, n'est pas simple, ni homogène, mais double, d'une part intelligente et rationnelle, d'autre part passionnelle et irrationnelle.

---

si elle est en bonne santé, prend conscience des maladies du corps, mais si elle est elle-même atteinte des maladies de l'âme, elle n'a pas la faculté de juger des maux qu'elle subit, car c'est dans sa faculté de juger qu'elle les subit».

<sup>41</sup> Voir, entre autres, *Contre Colotès*, *De l'impossibilité de vivre heureux en suivant Épicure, De la vie cachée*.

<sup>42</sup> Voir, en particulier, *Des contradictions stoïciennes, Sur les notions communes, Que les Stoiciens disent des choses plus absurdes que les poètes*.

<sup>43</sup> Voir *Consolation à sa femme*, 612 A.

<sup>44</sup> *Ibidem*, 608 B.

<sup>45</sup> O. Gréard, *op. cit.*, p. XIX.

Voilà pourquoi on a bien fait de créer le mot de «moral» (*êthos*), car, pour en donner ici une idée schématique, le moral est une qualité de l'irrationnel, et ce nom est donné parce que l'irrationnel reçoit cette qualité et différenciation par l'habitude (*éthos*), quand il est façonné par la raison: celle-ci ne veut pas détruire entièrement la raison, ce serait d'ailleurs ni possible, ni opportun, mais lui imposer une limite et un ordre, et introduire les vertus morales qui ne sont pas absence de passion, mais proportion entre passions et juste milieu, et elle fait cela grâce à la prudence qui ramène la faculté de l'élément passionnel à une disposition pleine d'urbanité<sup>46</sup>.

Plutarque recueille les choses de tous les jours, ses souvenirs lumineux, ses expériences douloureuses. Simplement et essentiellement comme dans la *Consolation*. Ces récits, et d'une manière générale les anecdotes qui parsèment son œuvre conduisent à la philosophie ou à la piété, suscitent l'émulation pour des actions bonnes et humaines, permettent de trouver des remèdes contre les troubles de l'âme, des consolations contre la morsure de la douleur. Le moraliste donne «l'amour du beau et la haine du laid: il n'est point de plus haute ni de plus belle fin à proposer pour l'éducation d'un homme libre»<sup>47</sup>. Il émerveille par ses anecdotes et sa sagesse. Son œuvre devient trésor de la culture grecque, objet de méditation et invitation au rêve. Il nous faut la savourer, car, selon le mot de Montaigne<sup>48</sup>, elle fait connaître Plutarque jusque dans l'âme...

Olivier Battistini

#### LIST PLUTARCHA

Źródłem, które by pozwoliło odtworzyć autentyczną biografię Plutarcha może okazać się list, który napisał on do żony bezpośrednio po śmierci ich córki Timokseny. Pocieszenie było w starożytnej retoryce gatunkiem wysoce sformalizowanym, jego treść wypełniały tradycyjne toposy. Plutarch natomiast traktuje je w swobodny i oryginalny sposób. Zdaniem autora pracy pojęciowa budowa listu wspiera się na dwóch zasadach moralnych, jakimi są pogoda ducha (*euthumia*) i umiarkowanie namiętności (*metriopatheia*). W kontekście własnych przeżyć Plutarch nawiązuje do swojej teorii eschatologicznej. Zgodnie z tą teorią szlachetnemu człowiekowi nie przystoi opłakiwać osoby, która odeszła do krainy wiecznego szczęścia i która z tego powodu nie poddaje się smutkowi. Aby lepiej zrozumieć tę teorię, autor porównuje omawiany list Plutarcha z jego pismem *O twarzy w kręgu księżycy*, które stanowi ciekawe rozwinięcie naukowe zagadnienia mitów, wiążąc naukowe abstrakcje z pogańskim mistycyzmem.

<sup>46</sup> *De la vertu morale*, 443 C–D.

<sup>47</sup> *Ibidem*, 452 D.

<sup>48</sup> Montaigne, *Essais*, II, XXXI.

Porównanie listu z traktatem pozwala, choć tylko w przybliżeniu, określić ideał życia według Plutarcha: człowiek powinien wierzyć w bóstwa, ale trzymać się z dala od wszelkich przesądów. Dusza ludzka ma dwoistą naturę, racjonalną i emocjonalną: aby żyć w cnocie, należy więc namiętności korygować za pomocą rozumu i osiągnąć stan wewnętrznej harmonii. Dzięki tak pojętemu ideałowi życia Plutarch krytycznie odnosi się zarówno do tradycji arystotelesowskiej, jak i do filozofii epikurejczyków i stoików.